L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 25 AVRIL.

Chronique Théâtrale.

Dernière représentation des Huguenots, au bénéfice des choristes. MM. Van Hoffien, Mayan, Méric, Gadibie; Mmes Téoni, Dumoulin; les chœurs.

La Juive: Les damnées et le ballet de bal et. M. Momas.

Concert donné par des élèves de M. Curto.

Les Huguenots ont été représentés pour la dernière fois, dimanche, au bénéfice des choristes, avec le concours obligeant de MM. Van Hoffien et Mayan, le premier dans le rôle de Marcel, le second dans celui de St. Bris. La réapparition de ces deux artistes sur une scène, d'où ils s'étaient retirés pour s'adonner au professorat, était de nature à exciter la curiosité. Aussi la salle, comparativement aux soirées précédentes, était-elle assez bien garnie.

On sait que Marcel paraît dès la troisième scène du premier acte. M. Van Hoffien a dû être bien touché de l'accueil qui lui a été fait; il a été salué comme un artiste dont la retraite prématurée a laissé des regrets, et que les vrais amateurs de l'art du chant étaient heureux d'entendre une fois encore dans un de ses meilleurs rôles.

Ils ont savouré le plaisir d'écouter une voix d'une justesse infaillible, douée d'un timbre qui révèle cette sensibilité et cette délicatesse d'âme, sans lesquelles le chant, si correct qu'il puisse être, est semblable à un corps privé de vie.

Quoique M. Van Hoffien eût toujours fait ressortir autrefois les deux traits caractéristiques du personnage de Marcel, il ne les a jamais aussi bien accentués qu'à cette représentation. Marcel est le symbole vivant du dévouement et du fanatisme. C'est un vieux serviteur toujours prêt à se sacrifier pour sauver son jeune maître; mais c'est aussi un soldat qui a vécu dans ces temps malheureux, où les aberrations religieuses de l'esprit pervertissent les meilleurs penchants du cœur. Ce même homme que Raoul de Nangis vient de déclarer fidèle, héroïque et sensible, écoutez-le, lorsque prié par Nevers et ses convives de chanter, il s'exalte au souvenir des combats livrés sous l'invocation de Luther: écoutez-le attentivement, et vous sentirez tout ce qu'il y a d'impitoyablement féroce dans son hymne de guerre.

"Piff-paff piff paff"
Pour les souverains c'est fini
Les moines à terre
Guerre à tout cagot têtu
Papistes, la guerre
Livrons à la flamme, au fer,
Leurs temples d'enfer
Terrassons-les
Cernons-les
Frappons-les
Perçons-les
Piff, pouff, paff, cernons-les
Piff, paff, pouff, frappons-les
Qu'ils pleurent
Qu'ils meurent
Mais grâce.... Jamais"

Maintenant écoutez ce qu'il dit des femmes, au second couplet:

"Jamais mon bras ne tremble
Aux plaintes des femmes
Malheur à ces Dalila
Qui perdent les âmes
Brisons au tranchant du fer
Ces pièges d'enfer
Ces beaux démons, chassez-les
Frappez-les! traquez-les"

M. Van Hoffien a chanté cet air huguenot en maître; il y a mis toute la férocité du sectaire, sans enfreindre le beau précepte formulé par Mozart: "Les passions violentes ne doivent jamais être exprimées jusqu'à provoquer le dégoût. Même dans les situations horribles, la musique ne doit jamais blesser les oreilles et cesser d'être de la musique."

La bonté naturelle de Marcel prend le dessus au duo du troisième acte, on dirait que ce n'est plus le même homme. Lorsque Valentine, qui est pourtant une de ces Dalila qu'il maudissait dans sa chanson du *Piff, paff*, un de ces pièges d'enfer qu'on brise au tranchant du fer, lorsque Valentine, qui pour comble d'horreur est papiste, laisse échapper en pleurant l'aveu de son amour pour Raoul, le vieillard oublie ses préjugés religieux, sa haine de sectaire, et il lui dit:

"Ne pleure pas Marcel, ma fille,
Je bénis du fond du cœur"

Quand M. Van Hoffien chante ce duo, il y a des larmes dans sa voix, et il en fait venir aux yeux de ses auditeurs.

M. Mayan s'est bien acquitté du rôle de St-Bris. Il eût pu lui donner plus de nerf, plus de colorris. Ce St Bris est la contre-partie de Marcel. C'est un courtisan ambitieux et hypocrite. Consentant au mariage de sa fille avec un protestant, pour plaire à la reine Marguerite, il complote un peu plus tard, avec Catherine de Médicis, le massacre des protestants. M. Mayan, en s'inspirant du souvenir de M. Devoyod, eût pu donner à ce rôle un caractère qui l'eût élevé à la hauteur des rôles de premier ordre.

M. Méric s'était chargé du rôle de Nevers. On peut dire de cet artiste, à la fin de la saison théâtrale comme au commencement: c'est un chanteur plein de sentiment, conduisant sa voix avec une modération de bon goût, un acteur attentif, toujours en scène, n'oubliant jamais ni lui-même ni son public.

M. Gadibie avait accepté, par complaisance, le bout de rôle de Bois Rosé. Il n'a pas merveilleusement chanté le fameux *Rataplan*. Du reste, fatigué des vicissitudes que la troupe lyrique a traversées cette année à la Nouvelle Orléans, il paraissait, depuis longtemps, attendre avec impatience la fin de la saison.

On remarquera peut-être que nous n'avons rien dit du rôle de Raoul; la manière dont il a été interprété nous a si peu satisfait, qu'il vaut mieux la passer sous silence.

Mme Téoni avait consenti à remplacer Mlle Anna Vercken, dans le rôle de Valentine. La tâche était difficile; mais, aidée par M. Momas, elle s'en est acquittée de manière à se faire applaudir plusieurs fois.

Le public a rendu justice à Mlle Dumoulin, en l'applaudissant dans le rôle de la reine Marguerite. Cette artiste a rendu de bien grands services au théâtre. Possédant un répertoire considérable, douée d'une mémoire extrêmement heureuse, elle a été presque constamment sur la brèche, et, dans plusieurs circonstances, quand des obstacles imprévus ont menacé de rendre impossibles des représentations déjà annoncées, on l'a vue accourir à l'appel du directeur, et triompher du danger avec une présence d'esprit au-dessus de tout éloge. Partout où Mlle Dumoulin sera engagée, elle sera une acquisition précieuse. Eminemment intelligente, connaissant à fond les habitudes de la scène, bonne musicienne, chanteuse expérimentée, elle sera toujours utile et par la manière dont elle remplira son emploi, et par les conseils qu'elle pourra donner à ceux dont elle sera entourée.

Les chœurs, surtout celui des hommes se sont bien acquittés de leur tâche à cette représentation des *Huguenots*. Du reste, dans tout le cours de la saison théâtrale, ces braves gens ont fait preuve d'un zèle qui mérite qu'on s'en souvienne.

Le Trouvère avait eu le privilège de présider à la naissance de la saison lyrique, et c'est la Juive qui a eu celui de conduire ses funérailles. Ce mot de funérailles pourra paraître bien triste; cependant il ne l'est pas trop, si l'on songe que la position contre laquelle combattait notre opéra, depuis longtemps, constituait une véritable agonie. Cette représentation finale, donnée au bénéfice de M. Cheili, a laissé beaucoup à désirer. Mais nous nous abstiendrons d'en faire la critique; pour être juste, il faut faire une part très large à la fatigue physique qu'éprouvent, après six mois de service, des artistes qui ont été constamment en scène, et aux prises avec la nécessité de plaire devant un public auquel il faut chaque soir du nouveau.

Une part encore plus large doit être faite à la lassitude morale, elle était naturellement excessive chez des artistes, qui, avant d'entrer en scène, avaient à imposer silence à des préoccupations de la nature la plus pénible.

N'oublions pas, à la dernière heure, de constater que la coopération des danseuses et de maître de ballet a été d'une utilité que personne ne révoque en doute. La foule a souvent prouvé, en les applaudissant et en les rappelant, que la chorégraphie est la compagne obligée du grand opéra; elle repose l'attention, en créant une diversion agréable.

M. Momas a conquis de nouveaux titres à l'estime et à la reconnaissance de notre population, par la persévérante ardeur avec laquelle il a fait face à ses difficiles et laborieuses fonctions de chef d'orchestre et de directeur.

Quelques jeunes personnes, élèves de M. Curto, mues par un sentiment de gratitude et d'affection pour leur vénérable professeur, ont organisé une soirée musicale, dont le but était de l'indemniser des frais restés à sa charge après le concert sacré, donné par lui récemment à la salle Grunewald. Une foule élégante et choisie s'est empressée de répondre à l'appel de ces jeunes personnes. Nous n'avons pu faire que deux petites apparitions à cette intéressante réunion.

A notre entrée dans la salle, Mlles Julia Thomas et Ida Rieman chantaient (fort bien, vraiment) la jolie romance à deux voix du premier acte du *Prophète*. Dans la seconde partie du concert, nous avons entendu l'*Ingenuico* de M. Curto, chanté par Mlle Rieman. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de cette jeune personne, dans une de nos causeries de cette année.

Mlle Ida Rieman a une voix de mezzo soprano qui promet beaucoup. Elle chante juste, et, autre don précieux de la nature, elle possède un timbre qui vous pénètre. Mais si la nière donne une voix jusée et heureusement timbrée, c'est au travail seul, un travail long et persévérant, qui donne le talent. Que Mlle Ida Rieman s'applique à l'étude du chant avec ardeur et constance, et nous croyons qu'elle atteindra un des grands secrets de l'art, celui d'émouvoir, *il cantare*, comme disent les Italiens, *che nell' anima risuona*.

Ici se termine la tâche, que nous avions entreprise, à la réouverture de la saison lyrique.

Juger chacun selon ses mérites, sans jamais oublier, que, dans les conditions où la critique se trouve placée à la Nouvelle-Orléans, l'indulgence est un de ses premiers devoirs; dire quelque chose, si peu que ce fût, en faveur de l'art musical, afin d'en inspirer l'amour et d'en répandre le culte; saisir toutes les occasions, qui se présenteraient naturellement, de rendre hommage aux génies qui se sont voués à cet art divin, et auxquels la postérité doit de si pures et de si douces jouissances: telles sont les pensées qui nous ont toujours guidé dans notre travail.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'avenir de l'art musical à la Nouvelle-Orléans, sur son importance au point de vue des nobles tendances qu'il développe dans l'esprit, sur son utilité pratique dans des temps comme ceux dont le tourbillon nous emporte, temps de crise et de transformation douloureuse, qui ne sont pas près de finir, et qui obligeront les générations nouvelles à se procurer, dans toutes les voies ouvertes à leur activité, des ressources contre la misère et la faim.

Ce que nous pensions au temps des belles et enthousiastes années de la jeunesse, en songeant à l'avenir de l'art musical en Louisiane, nous le pensons encore. Nous croyons que la Nouvelle-Orléans est destinée à devenir un des foyers, d'où il rayonnera sur le continent américain. Mais cela ne s'accomplira que lorsque la raison éclairée par la nécessité, mettra l'intérêt bien compris à la place du préjugé.

A. M.

FEUILLETON.

LA CAPE ET L'EPÉE.

PAR AMÉDÉE ACHARD.

SECONDE PARTIE.

LA TOISON D'OR

XLI—(Suite).

—Toi qui as vu les choses de près, ami Montestruc, dis-nous où elles en sont.... Te semblent-elles désespérées, ou en passe d'être rétablies?

—Tant qu'on a du sang dans les veines et du fer dans les mains, rien n'est perdu pour les gens de cœur. Pourquoi notre courage ne serait-il pas à la hauteur du péril? On a vu dans l'antiquité de petites armées en disperser d'innombrables. Avec l'aide de Dieu nous aurons la même fortune. Le premier effroi a disparu. Les recrues qui avaient fui, accourdre par les clameurs de ces mécréants, ont été ramenées au combat par l'exemple de quelques vieux soldats. Les meilleurs n'ont point encore pris part à la fête, et déjà les janissaires ont reculé. Réunissons-nous donc, de colonne, et qu'il des deux parts on tombe sur les flancs de cette cohue. Vous la traverserons comme un boulet un bloc d'argile.... Mais il n'y a pas un instant à perdre. Cette boule vivante va se heurter à *Grosslorf*, et à Grosslorf que se jouera la partie, et souvenons-nous qu'il y a l'Europe à défendre, l'honneur à sauver!

La parole émue de Montestruc électrisa l'assemblée. Monteuculli, qui l'avait attentivement écouté, le remercia d'un sourire.

—Nous sommes tous de braves gens, reprit-il. Si donc c'est l'avis des officiers qui m'entourent, comme c'est le mien, de prendre l'offensive, que chacun se mette à la tête de ses régiments, et tous ensemble fondons sur l'ennemi! Dieu donne la victoire à qui combat pour la bonne cause et fait son devoir!

Le général en chef avait mis l'épée à la main. M. de Coligny et M. de la Feuillade l'avaient imité. Leur exemple entraîna tous les cœurs, et chacun courut à son poste aux cris de: "Vive l'empereur! Vive le roi!"

Il avait été convenu que les deux ailes quitteraient en même temps leurs lignes de défense où la crainte d'être tournées par l'armée turque, si supérieure en nombre, les avait jusqu'alors maintenues, et que d'un même élan elles l'assailliraient par la gauche et par la droite, pendant la plus grande, droit devant elles. Il était à croire que les Turcs, pris entre deux feux et embarrassés par leur nombre, ne résisteraient pas à la furie de ce choc suprême.

—Faut-il que je fasse des vœux pour perdre la vie dans cette rencontre? dit à Hugues M. de Saint-Elix, qui du doigt tâtait la pointe de sa rapière.

—Que parles-tu de mourir? Nous allons vaincre, mon ami!

—Tu veux donc que je traîne ma misérable existence encore pendant quelques années?.... Que ta volonté soit faite! J'abrégerai celle de quelques Sarrasins pour me consoler.

Eu les voyant tirer chacun de leur côté, l'épée au poing et le visage en feu, Coquelicot comprit que l'heure décisive était proche. Tâtant alors du doigt sur la joue de l'Anguillet:

—Tu as peut-être vu quelquefois des confitures d'abricots, dit-il; eh bien! mon garçon, tu vas voir une marmelade d'hommes ou d'honnêtes chrétiens et abominables Turcs tiendront l'emploi de poires et de pommes!

Ayant ainsi parlé, le brave garçon aux cheveux rouges promena un regard rapide sur le demi-cercle où des masses de combattants s'entassaient, où le canon tonnait, où un nuage de fumée ondulait, zébré çà et là par les éclats rouges de l'incendie, et d'où montait un vacarme effroyable fait de mille bruits terribles, et Coquelicot, qui était philosophe à ses manières se demanda par quel hasard, par quelle fantaisie ou par quelle fatalité, huit ou dix peuples étaient accourus du fond de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique pour se rencontrer en face d'un petit coin vert de Hongrie, au bord d'une rivière inconnue, dans le seul but de s'y livrer au divertissement d'un massacre général.

Hors d'état de trouver une réponse satisfaisante, Coquelicot prit le parti sage de ne plus penser à ce problème et suivit son maître, qui déjà galopait au lein.

Il était temps que l'ordre de Montecuculli fut exécuté. Grosslorf venait d'être abordé, et déjà les Turcs y étaient entrés comme un coin de fer dans un tronc d'arbre. Le poids même des bataillons forçait les premiers bataillons à s'avancer. Ce fut alors que l'armée impériale et l'armée française s'ébranlèrent.

Il était en ce moment à peu près quatre heures de l'après-midi, et la bataille durait depuis six heures déjà. En même temps que le signal de l'attaque était donné sur les deux ailes, le centre, renforcé de quelques troupes fraîches et des compagnies décimées qu'on était parvenu à rallier, prenait l'offensive.

L'angoisse, la colère, la folie, la haine, toutes les plus violentes passions remplissaient le cœur de tous ces hommes qui parlaient dix langues diverses et qui allaient se heurter poitrine contre poitrine, fer contre fer. Kiuperli observait tout du haut de ce même monticule d'où il pouvait voir l'ensemble de la bataille. L'orgueil le gonflait à la vue de ses janissaires et de ses Albanais qui venaient de franchir les fossés et les retranchements établis à la hâte en avant du village, où quelques maisons achevaient de brûler. Hussein-Pacha naguère l'avant-garde Tout à coup un flot de cavalerie apparut sur l'un des côtés de Grosslorf et tomba l'épée haute sur les premiers rangs de cette redoutable infanterie qu'elle trouva du premier élan. A la vue de ces hardis jeunes gens, vêtus de beaux habits, élégamment coiffés, Kiuperli ne put retenir un cri de surprise.

—Qu'est-ce donc que ces belles filles? s'écria-t-il d'un air dédaigneux.

Mais il lui fut aisé de voir que ces belles filles dont il se moquait n'avaient peur de rien. Les volontaires venaient d'entrer dans le cercle infernal.

Ils fondaient sur les Turcs, tandis que le duc de la Feuillade, à la tête de l'infanterie et de quatre escadrons, donnait dans le village. La mêlée devint horrible. Tous criaient: "En avant! en avant!" et renversaient des rangs entiers de ceux qui criaient! "Allah! Allah!"

Le duc lui-même combinait la charge. Tout pliait devant lui. Un tumulte nouveau s'élevait du milieu de ce tumulte sans cesse grandissant et il y eut comme un mouvement de reflux dans la multitude des Turcs dont la masse [illegible] Mot-[illegible] grosse cavalerie impériale qui faisait sa trouée, conduite par le vieux général Spork, un des plus rudes hommes de guerre de l'Allemagne. La tête découverte, il évoquait Dieu entre chaque coup de sa lourde épée.

Pris entre les retres allemands et les volontaires français, chargés par les mousquetaires du duc de la Feuillade et sabrés par la cavalerie de Gamion, pressés de toutes parts, hacrelés et rompus sur leur front par des compagnies de Souabe et de Souabe, les Turcs commencèrent à reculer.

Hussein-Pacha était prompt aux résolutions extrêmes. Il ne voulait qu'un signal, un moment d'un coup d'œil pour rallier ses troupes et les ramener à la charge. Quant à lui, [illegible] Kiuperli, [illegible] Kiuperli, [illegible] Kiuperli